Apprendre à se lier à un lieu-de-vie

Peter Berg, Mathias Rollot

▶ **To cite this version:**

Peter Berg, Mathias Rollot. Apprendre à se lier à un lieu-de-vie. 2020. hal-02632673

HAL Id: hal-02632673
https://hal.science/hal-02632673

Submitted on 25 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Apprendre à se lier à un lieu-de-vie*

Peter Berg

(Planet Drum Foundation), Equateur, 2004

Nous sommes à San Francisco, la matinée printanière est brumeuse et humide. Notre étrange petit groupe de promeneurs urbains s'est hissé jusqu'au sommet d'un promontoire rocheux pour accéder à une vue dégagée sur le parc alentour. Ce groupe d'exploration urbaine était composé d'un passionné de nature sauvage, arrivé au guidon de sa moto avec sa petite amie agent immobilier à l'arrière, de trois étudiants en écologie du Minnesota, du Connecticut et du New Jersey, et de moi-même comme guide. Il y avait dans ce parc un contraste saisissant entre flores natives et exotiques – entre les plantes qui poussent ici spontanément et celles en provenance d'autres parties du monde. Les eucalyptus, une espèce originaire d'Australie, ont été introduits dans le parc il y a une centaine d'années, et se sont depuis répandus de façon invasive sur les collines le long du chemin. Puis, leur expansion s'est arrêtée net, un peu comme si une bordure avait été tracée par un paysagiste. C'était en

* BERG Peter, « Learning to Partner with a Life-Place » (2004), disponible en ligne : http://www.planetdrum.org/Learning_to_Partner...Place.htm. Aussi republié dans GLOTFELTY Cheryll & QUESNEL Eve (ed.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, London, Routledge, 2015, pp.70-76. Traduit et reproduit ici avec l'aimable autorisation de Judy Goldhaft et Ocean Berg. Intentionnellement, nous orthographions "lieu-de-vie" comme Peter Berg écrivait "Life-Place".

fait un effet tout à fait naturel, attribuable à une zone plane du parc où l'eau d'un ruisseau coule jusqu'à un large éventail de saules jaunes, et de plusieurs dizaines d'autres plantes indigènes. Les saules s'épanouissent là où leurs racines peuvent être constamment en milieu humide, et ici, ils étaient devenus si imposants et nombreux que leur densité empêchait probablement tout intrus – natif ou exotique – de s'y installer ensuite. Le même groupe d'espèces indigènes était probablement en place depuis un certain temps maintenant, peut-être même dix mille ans. Il n'était nul besoin d'une quelconque expertise en botanique pour constater à quel point les grands troncs, droits, hirsutes et très peu feuillus de la végétation exotique pouvait différer de la strate basse, dense et presque impénétrable des saules qui s'étaient installés là, et qui s'étaient plu jusqu'à devenir des arbres de bonne taille. Nous avions bien senti tout au long du chemin l'odeur fraîche et puissante des fruits d'eucalyptus, et ce fut un vrai changement quand celle-ci fit place aux senteurs d'humus produites par la décomposition des feuilles brun foncé des saules. C'était une transition aussi complète que lorsqu'un chapitre se termine et qu'un nouveau démarre.

Nous nous sommes assis sur un éperon rocheux, ancien fond marin de l'océan Pacifique. Le fond marin avait été arraché et projeté dans les airs il y a quelques millions d'années de cela, par la puissance de la rencontre des plaques tectoniques du Pacifique et de l'Amérique du Nord (la « dérive des continents »). Vus du dessus, bien qu'ils aient probablement été là depuis la nuit des temps, les saules au travers desquels nous venions de passer semblaient maintenant tout petits et vulnérables. Tout autour, un sinistre rayon de maisons neuves formait un véritable nœud coulant prêt à se refermer sur les bords du canyon. Ce qu'il restait là n'était plus qu'un minuscule refuge. Un sentiment de « tristesse contemplative » s'est installé sur le groupe.

Une étudiante était restée parfaitement silencieuse jusqu'à cet arrêt. C'est pourtant elle qui rompit le silence de l'instant. « Ce n'est pas comme ça qu'on m'a enseigné la botanique ».

Quelle remarque inattendue ! Face à la surprise générale, elle se sentit obligée de s'expliquer. Elle avait choisi ce cours parce que la Nature l'attirait et lui permettait de s'émanciper de ses problèmes sociaux et personnels. Elle avait même prévu de partir en tant que bénévole en Equateur quelque temps après pour contribuer à des projets de reforestation. Le cours de botanique était pour elle un moyen d'acquérir quelques fondamentaux sur le sujet. « Depuis le début, on n'apprend que l'utilité des plantes, et la manière de les rendre aussi productives que possible. L'enseignant nous a dit que ce n'était en aucun cas un cours d'écologie et qu'ils n'avaient pas de problèmes avec les poisons, les herbicides, les fertilisants et tout le reste. J'ai été assez dégoûtée et je n'en ai vraiment pas retiré grand-chose ».

De notre côté, nous nous regardions en hochant la tête à chaque phrase, avec le sentiment que tout était en train de s'éclairer. Le motard amoureux des grands espaces laissa échapper ce que tout le monde pensait : « Ma foi, au moins il était honnête avec vous ». Quelqu'un poursuivit ironiquement : « S'il se sent obligé de dire ça, c'est quand même que les choses avancent ».

Nous nous étions engagés dans cette promenade avec l'idée d'apprendre quelques-unes des grandes caractéristiques de cet espace naturel particulier au nord de la Californie. Parce qu'on l'avait laissée tranquille, cette petite section du parc était assez fidèle à l'état originel. Rien qu'en s'y baladant, on pouvait déjà faire l'expérience de ce bassin versant côtier fait de gorges. Sous nos pieds, des chailles de différentes teintes rouge ocre en disaient long sur les constituants minéraux du sol. Des plantes indigènes s'épanouissaient dans leurs habitats naturels : les Cressons de fontaine dans les ruisseaux, les Tolmies de Menzies à l'ombre, les Sisyrichium sur les bords ensoleillés des étangs. Le nid d'une buse à queue rousse se dessine sur la fourche d'un arbre.

Nous avions même une vue sur les sols bâtis de la ville qui s'étendait au loin derrière le parc. Les mêmes éléments indigènes que ceux présents dans notre refuge continuaient d'y survivre, d'une certaine façon, voyageant

dans les airs ou restant en latence sous les rues et les trottoirs. Le ruisseau pouvait bien y disparaître dans une conduite forcée souterraine, voire même plus loin dans un égout, mais il coulait encore librement ici. Combien de ces choses pouvaient encore être vues à d'autres endroits de la ville, hors du parc ? Combien peuvent encore être restaurées ? Probablement sous le charme de la vitalité du ruisseau, notre conversation tourna autour d'observations urbaines atypiques de ce genre jusqu'à la fin de la balade.

Cependant l'insatisfaction de l'étudiante impliquait un autre genre de question.

POUR UN ENSEIGNEMENT ÉCOLOGIQUE SENSÉ, DÈS DEMAIN

La crise écologique planétaire actuelle est au premier plan de l'esprit d'un nombre croissant de gens, parmi lesquels on trouve aussi bien des scientifiques que des entrepreneurs, des universitaires, des ouvriers du bâtiment, et même des politiciens. Nos préoccupations se sont éloignées de toute forme de pinaillages égocentriques pour en arriver à considérer cette calamité comme un problème de premier ordre qui requiert des solutions urgentes. Le déni des indicateurs fondamentaux comme le réchauffement climatique est une impasse dangereuse. Il ne contribue qu'au malaise du public en augmentant doutes et frustrations.

Un nombre croissant de problèmes nationaux et internationaux du XXIe siècle peuvent être directement reliés à des causes écologiques. Les conflits autour de la production et de l'utilisation de l'énergie, les restrictions sur l'eau et sur les autres ressources primaires, les pénuries alimentaires, et une population en augmentation constante sont d'ores et déjà devenus les bases même des guerres qui compromettent les manières plus raisonnables d'approcher le sujet des déséquilibres écologiques.

Il faut en finir sans plus attendre avec cette destruction systématique et apprendre à vivre pleinement avec le reste des vivants. La soutenabilité

écologique ne peut plus continuer à être considérée comme un luxe que seuls les pays les plus riches pourraient s'offrir. C'est un objectif essentiel pour toute société humaine, quels que soient son niveau économique, sa situation géographique ou sa culture. Ça ne peut plus être catalogué comme une pure considération environnementale. Nous devons apprendre à vivre dans les limites de la biosphère, ce qui ne requiert rien de moins qu'une réorientation complète de toute la dynamique sociétale.

Nous avons désespérément besoin d'accroître les savoirs capables de rendre les individus et les communautés aptes à prendre des décisions écologiquement solides. C'est cela qui devrait devenir la fonction première des médias d'information contemporains et de l'éducation à tous niveaux. Aujourd'hui, même au sein des meilleures institutions pédagogiques, il existe un manque crucial d'accessibilité à une information écologique efficace. Ces informations sont aussi difficiles à atteindre que l'Antarctique lui-même, alors qu'elles devraient être aussi proches de nous que le sont la radio, la télévision ou une conversation de voisinage. Nous devons apprendre ces informations à tous les niveaux de l'éducation. Si même les cours de sciences naturelles et la botanique ne sont pas censés enseigner ces choses, alors, où pouvons-nous les apprendre ?

UNE INITIATIVE LOCALE ET PERSONNELLE

Même si apprendre à développer des solutions à l'échelle de la biosphère est peut-être trop lointain pour la plupart des gens, chacun peut au moins trouver ce qui doit être fait à l'endroit particulier où il vit ; travailler à une meilleure compatibilité avec les écosystèmes habités locaux. Voilà des objectifs compréhensibles et réalistes. Chacun vit dans une biorégion spécifique, un lieu-de-vie qui joue un rôle essentiel au sein du réseau vivant planétaire. Même de petits investissements, de simples efforts locaux, peuvent devenir d'authentiques contributions à l'interdépendance globale du vivant. Ils ont pour résultats un ensemble de conséquences concrètes que nous pouvons vivre et observer dans leurs effets en chaîne sur les milieux.

Il ne fait aucun doute que ce genre d'engagements sera stimulant pour le développement des consciences écologiques individuelles. C'est un remède génial, sain et nécessaire qui contribuera aux travaux à plus large échelle pour faire baisser les taux de dioxyde de carbone dans l'atmosphère ou lutter contre le réchauffement climatique.

Il nous faut développer notre savoir en matière d'écologie territoriale sans jamais oublier ses implications sociales et culturelles. Comment identifier des points de départ pour la conservation et la restauration de la vie là où nous vivons ?

LA PRIORITÉ : DES PROJETS PROACTIFS

Parce qu'il est aujourd'hui urgent d'agir en bonne synergie avec les écosystèmes locaux et de réparer les dégâts que nous avons causés, il faut mettre les mains à la pâte : apprendre en faisant, par des travaux essentiels à la vitalité naturelle de nos lieux-de-vie.

Des règles relativement simples peuvent régir de tels projets. Parce qu'un impératif écologique guide la pédagogie, trois pistes principales se dessinent clairement. Elles sont comme des couleurs primaires dont on peut obtenir toutes les nuances et les mélanges d'un large spectre de projets possibles.

La première piste est celle de la restauration et du soutien, les plus complets possibles, des dispositifs naturels. Ces efforts de réhabilitations destinés à remettre en état nos lieux-de-vie doivent être entrepris en gardant à l'esprit les possibilités d'améliorations continuelles à venir. Ils constituent les fondations sur lesquelles pourront être bâtis de futurs autres projets capables d'améliorer encore la vitalité originelle du lieu. Par exemple, planter des arbres indigènes sur une colline pourra aider à limiter son érosion, et créer une première étape vers la restauration d'un habitat plus complet pour la faune et la flore locales, ce qui conduira peut-être en suivant à la création d'un corridor écologique à l'échelle territoriale.

La seconde piste est de développer des moyens de satisfaire les besoins humains fondamentaux. La nourriture, l'eau, l'énergie, l'abri, les matériaux et les sources d'information sont essentiels, et peuvent tous être composés de façon variée. Il y a plusieurs possibilités : planter des espèces comestibles indigènes, réutiliser les eaux usées, choisir des énergies domestiques renouvelables, construire avec des matériaux locaux recyclés ou réemployés, inventer de nouveaux produits sur la base des ressources territoriales, ou encore améliorer la conscience biorégionale par le biais des médias publics. Ce ne sont là que quelques exemples parmi une longue liste de tâches qu'il faudrait entreprendre dans chaque lieu-de-vie.

Enfin, nous avons besoin de contribuer le plus largement possible au vivre *in situ* (*living in place*), avec l'aide de l'économie et de la culture autant que par le biais de la politique ou de la philosophie. Cela implique à la fois une attitude proactive capable de créer des alternatives positives et en même temps de s'engager de manière active contre les perturbations et destructions écologiques à l'œuvre.

EN QUOI ENCORE L'ÉDUCATION AU LIEU-DE-VIE EST-ELLE DIFFÉRENTE ?

L'éducation au lieu-de-vie doit avant tout se concentrer sur les particularités écologiques de l'endroit dont il est question. Il n'est pas bien difficile de situer ce lieu. Identifiez le climat, la météo, la topographie, les bassins versants, la géologie prédominante, les sols, les plantes natives du lieu, les animaux endémiques, et les aspects durables des cultures traditionnelles tout autant que les pratiques écologiques des habitants d'aujourd'hui. Votre lieu-de-vie est l'aire géographique où toutes ces choses convergent. Des leçons, ateliers et exercices doivent être tournés directement vers l'identification et l'harmonisation avec ces caractéristiques particulières du

lieu, tout en aidant à porter des projets publics capables d'améliorer la soutenabilité écologique.

L'idéal serait que les participants soient tant des enfants et des jeunes adultes que des seniors, de manière à ce que l'ensemble des générations au sein des communautés soit impliqué. Chaque âge apporterait des ingrédients essentiels pour que le programme pédagogique soit un succès.

Une autre caractéristique de l'école des lieux-de-vie est qu'elle se tient nécessairement, d'une façon ou d'une autre, tout au long de l'année. Ce point est important parce que c'est de la sorte uniquement que chacun peut être témoin des effets de chaque saison sur ce qui est appris et le travail qui est fait. Les étudiants doivent pouvoir observer les transformations induites par les processus de vie au fil du temps et les différentes conditions saisonnières. Sans cela, ils ne pourront pas percevoir des caractéristiques fondamentales, les cycles du changement, et à quel point les forces de la nature sont changeantes d'un mois à l'autre.

UNE PREMIÈRE ANNÉE À APPRENDRE ET À FAIRE

La première année doit être aussi basique que possible, parce qu'elle constitue le socle fondateur de toutes les études et les projets futurs. S'intéresser à la façon dont un lieu-de-vie a perdu une partie de sa flore originelle constitue toujours un bon point de départ, pour autant que la végétation est à la fois l'habitat d'autres espèces et un membre essentiel de tout écosystème. Des projets de végétalisation destinés à replanter des espèces indigènes sont toujours nécessaires. Parce que ces espèces originelles ont été massivement déplacées par la coupe forestière, l'agriculture et l'extension urbaine, il est probable que leurs caractéristiques et les façons dont elles interagissent aient été assez largement oubliées. En fait, ce sont tous les cycles et modèles écologiques qui devront être redécouverts. Pour ce faire, on peut mettre en place deux objectifs pra-

tiques : 1. Diffuser des plantes indigènes dans les alentours, 2. Travailler sur des cartes et guides capables de faire apparaître les caractéristiques de ces systèmes naturels locaux.

Pour pouvoir couvrir quatre saisons, le programme peut être divisé en quatre trimestres :

PREMIER TRIMESTRE

Espèces végétales natives du lieu. Localiser et identifier, obtenir des graines par la récolte et d'autres moyens, planter ces semences.
Bassins versants. Commencer à identifier les formes naturelles des terres et les masses d'eau, depuis les graphiques disponibles et l'identification directe *in situ*.
Arts et artisanats. Chercher les exemples d'arts et de fabrications réalisées avec des matières locales. Créer des jardinières à graines depuis des objets recyclés.
Cartographier. Créer des cartes individuelles faisant apparaître la topographie, les bassins versants, les masses d'eau, les sols, les plantes et animaux natifs du lieu, et les interactions humaines majeures avec tout cet ensemble. (*Discovering Your Life-Place : A First Bioregional Workbook* propose cet exercice).

DEUXIÈME TRIMESTRE

Espèces végétales natives du lieu et restauration de l'habitat. Faire pousser des semis indigènes, de préférence dans les serres agricoles du voisinage.
Exploration des sols. Randonner en divers endroits pour observer les formes des terres, les caractéristiques géologiques et la nature des sols. Réaliser des tests sur le type de sol, étudier l'érosion, et apprendre les différentes étapes du processus de compost.
Conscience de la nourriture. Apprendre quels plats originaires du lieu sont aujourd'hui disponibles et comment ils sont préparés. Faire pousser des semis de légumineuses.
Démarrer une carte approfondie, à grande échelle, de la biorégion.
Déterminer les sites à revégétaliser et commencer à y planter des arbres indigènes (à cette saison, ou à une autre plus appropriée).
Poursuivre les activités initiées dans le premier semestre, les processus d'identification des espèces locales et des bassins versants, et recherches sur l'art et l'artisanat.

Troisième trimestre

Climat et caractéristiques météorologiques. Identifier les variations saisonnières et leurs effets. Mettre en avant les périodes annuelles de pluie ou d'enneigement pour la disponibilité en eau, créer des moyens de récolte de l'eau de pluie ou de l'eau provenant de la fonte des neiges, mettre en relation la disponibilité en eau avec les besoins végétaux, développer ses connaissances sur les sources en eau et les utilisations humaines.

Sources d'énergie et usages. Identifier et comparer les formes renouvelables et non renouvelables d'énergie, mettre en relation besoins humains, climats et météo, construire la maquette d'un système de chauffe-eau solaire en toiture.

Poursuivre les activités initiées dans le premier et le deuxième trimestres.

Quatrième trimestre

Culture indigène. Rechercher les sources d'informations archéologiques et explorer des sites. Contribuer à la conscience des peuples indigènes (orateurs, visites, entretiens, histoires orales, etc.). Assister des musées et des agences ou groupes au service des peuples indigènes dans leurs tâches.

Littérature. Lire les œuvres d'écrivains locaux, historiques et contemporains. Ecrire des histoires, poèmes et journaux intimes avec l'aide des thèmes propres au lieu-de-vie. Etudier au moins une langue employée sur place autre que la dominante.

Poursuivre les activités des trois premiers semestres.

Planifier le travail de l'année suivante, de manière à poursuivre les projets en cours et en initier d'autres.

Pour pouvoir s'accorder avec les écoles et les emplois du temps professionnels des étudiants qui suivront la formation, il pourrait être bon que les cours (quel que soit le nombre de sessions par semaine) se déroulent durant deux heures en fin d'après-midi, et deux heures en début de soirée (peut-être avec une pause repas entre les deux). La première session pourrait être utilisée à travailler sur des projets en extérieur pour profiter de la lumière naturelle, tandis que la seconde serait réservée aux leçons, à l'étude, à l'écriture et aux ateliers.

L'enseignant est avant tout un guide au sein de ce processus de travail/apprentissage. Une formation de base en écologie et sciences naturelles est essentielle, mais elle peut aussi bien provenir d'une expérience pratique ou autodidacte que d'une formation institutionnelle. L'enseignant-guide devra aussi avoir une expérience professionnelle dans la restauration écologique et le projet soutenable. Parce que les candidats potentiels au poste d'enseignant pourraient provenir de champs nombreux, et que les lieux-de-vie eux-mêmes varient tellement, il serait inapproprié de formuler un plan de travail universel. Les sujets doivent être choisis de manière à correspondre naturellement à la spécificité des lieux, et leur ordre, la quantité de travail nécessaire et la saison en laquelle ils doivent survenir doivent être déterminés par les projets en cours à cet endroit précis.

L'impératif le plus important pour l'enseignant est d'éviter le piège qui consiste à déterminer les résultats de l'étudiant par le biais d'évaluations comme les examens et les tests. Le projet de reconstruction d'un rôle pour les êtres humains au sein des flux naturels du lieu où ils vivent n'aboutira pas avec des notes et un diplôme à la fin. Cet objectif peut seulement être mesuré par le degré d'implication d'un étudiant, la manière avec laquelle il tente d'arriver à des résultats pratiques directs. Par le biais de sujets comme celui de la restauration d'un habitat ou d'un bassin versant, de la production de nourriture et d'énergie par le biais de moyens renouvelables, de l'utilisation de matières indigènes et recyclées dans la fabrication d'objets, et la création d'une culture fondée sur le lieu-de-vie, chaque membre participant à la formation débute une exploration qui se poursuivra tout du long de sa vie. Ce qui aura été appris pourra être transféré pour profiter à d'autres lieux que l'étudiant pourra visiter ou qu'il pourra être amené à habiter à l'avenir.

Voilà un moyen constructif pour commencer à apprendre à s'identifier à, et devenir partie prenante d'un lieu au sein de la biosphère. Il était temps. Il faut commencer immédiatement.

Traduction de l'américain : Mathias Rollot.
Relecture et corrections : Kenneth Rabin, Alice Vergara.